



Le festival punk de Mont-de-Marsan, premier du genre en Europe, a lieu dans les Arènes du Plumaçon de cette bourgade des Landes, en août 1976 et 1977. KEYSTONE /JEAN GAUMY

Loin d’être à la traîne, la France fut un épicentre de la rébellion punk, dès 1976. Une compilation anglaise et deux chercheurs se penchent sur un phénomène à l’origine de la scène alternative

# MERDE IN FRANCE

RODERIC MOUNIR

**Musique ►** Les punks ont eu beau scanner *No Future*, le phénomène (ne parlons pas de mouvement) refuse de rendre l’âme. Après la débâcle prématurée des Sex Pistols en 1978, le punk, guère plus qu’une version plus turbulente du rock’n’roll, s’est réincarné dans la new-wave et le hardcore. Au-delà de la musique, sa posture transgressive a durablement essaimé dans les arts graphiques, la mode, la presse, la littérature, le cinéma.

On célèbre donc depuis quelques mois les 40 ans de l’éclosion du punk. L’occasion d’expositions et de publications tous azimuts, et pour Joe Corrê, d’un coup d’éclat: la semaine dernière à Londres, le fils de Malcolm McLaren (manager des Sex Pistols) et de la styliste Vivienne Westwood a immolé en public ses archives familiales évaluées à plusieurs millions de dollars. Table rase, une fois pour toutes? Salué par certains comme le geste punk par excellence, le happening a surtout laissé perplexe.

A la Philharmonie de Paris, un groupe de chercheurs vient de consacrer un colloque à quarante ans de punk français. Car l’«Hexagone», que Renaud conchait en 1975 dans l’une des ses chansons les plus virulentes – punk? –, loin d’être en retard, s’est même avéré en avance sur le phénomène. La France de Giscard s’ennuyait, l’essoufflement des idéaux hippies ouvrait un boulevard à des expressions plus cyniques et désabusées. C’est la thèse qu’accrédite à sa manière la compilation de l’excellent label londonien Soul Jazz, *Les Punks: The French Connection. The First Wave of French Punk 1977-80*. Un hommage britannique au punk français, juste retour des choses?

## Guy Debord et Mai 68

«Au commencement, il y a ces groupes que j’ai découverts quand j’étais ado et que j’adore, Metal Urbain ou Marie et les Garçons», explique Stuart Baker, gratifiant les patronymes français d’un accent tout british. Ces disques, le boss de Soul Jazz les a spontanément rangés

à côté de ceux des Clash ou des Damned. «Plus tard, j’ai voulu savoir d’où venaient ces groupes, quelle influence les idées de Guy Debord et de Mai 68 avaient eues sur eux, dans la mesure où elles ont marqué les punks new-yorkais et britanniques, lesquels ont musicalement influencé les Français. Cette dynamique m’intriguait.»

*Les Punks: The French Connection* offre un tour de l’Hexagone en dix-neuf brûlots. Si la plupart des groupes sélectionnés sont ancrés dans le rock’n’roll (Asphalt Jungle, Dogs, Warm Gun, les Olivensteins), d’autres lorgnent la pop et la new wave (Kas Product, Charles de Goal, Marie et les Garçons). Curiosité du lot, Gazoline, et son chanteur Alain Kan, une énigme à lui seul. Chanteur de cabaret dans les sixties, côtoyant Gainsbourg et Barbara, il est foudroyé par l’androgynie sulfureuse de Bowie et vire rocker *glam*, puis punk, publiant deux 45 tours sombres et hargneux avec Gazoline (sur le premier simple, la guitare est tenue par un certain Fred Chichin, futur Rita Mitsouko). L’épilogue est tragique puisque

Alain Kan disparaît un beau jour de 1990 dans une bouche du métro parisien pour ne plus réapparaître...

Quant au groupe Metal Urbain, il affiche sur «Paris Maquis» un radicalisme anarchisant qui tranche avec l’apolitisme des premiers punks. Sur une musique clinique et brutale (guitare sursaturée, boîte à rythmes, scan-sion exaspérée), le chanteur Eric Debris attaque frontalement l’Etat bourgeois «fasciste». Loin de se contenter d’une rébellion «no future» sans lendemain, Metal Urbain annonce la vague du rock alternatif des années 1980-1990, celle de Bérurier Noir, Parabellum, Ludwig von 88, Les Garçons Bouchers, La Mano Negra...

## Le temps de la défonce

Etudiant en voyage à Paris en 1977, Jello Biafra, futur leader des Dead Kennedys et figure du punk américain, tombe à la renverse en découvrant Metal Urbain: «J’ai adoré le synthé hurlant et les paroles éternelles en français. Je ne comprenais pas, mais ça a complètement détruit l’idée que le français ne pouvait coller au rock.» Pourquoi chanter en français? «Pour que les Américains ne comprennent pas!» rétorque à l’époque Eric Debris, parti depuis vivre... au Texas, non sans avoir publié sa biographique de Metal Urbain, *Un bon hippie est un hippie mort...*

«Il est temps d’écrire cette histoire, car ses pionniers sont en train de dis-

paraître», jugent Solveig Serre et Luc Robène, organisateurs du colloque de Paris et responsables scientifiques d’un numéro spécial de la revue *Volume*, consacré à «La scène punk en France (1976-2016)». Musicologue et pianiste venue du baroque, Solveig Serre précise son intérêt pour le punk: «Au XVII<sup>e</sup> siècle, la musique est vécue de manière très populaire, on avait le droit de faire du bruit, de circuler à sa guise. C’est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que se produit une civilisation des mœurs. Pour renouer avec les émotions brutes, il faut se tourner vers le punk, vecteur d’une contestation à la fois musicale et sociale.»

Pluriel et décentralisé (Le Havre, Toulouse, Lyon ou Bordeaux sont autant d’épicentres), le punk français prend racine dans le rock pour mieux le dépasser: «Il s’agit de s’opposer à la musique psychédélique des hippies et au rock progressif, aux formats longs produits par des musiciens virtuoses, analysent Solveig Serre et Luc Robène. Le punk retourne aux sources du rock des *fifties*, les morceaux dépassant rarement deux minutes trente et ne nécessitant pas de grande maîtrise technique.» La défonce n’y est pas étrangère: «On joue vite car la musique dure le temps du trip. Les punks ont troqué le LSD contre le speed, ou une héroïne de mauvaise qualité...» Quelques combattants resteront sur le carreau. ●●